

PERSONNAGES.

ACTEURS.

| | |
|------------------------------|-------------------------------|
| JÉRÔME..... | MM. PERRIN. |
| BONNARD..... | MOISSARD. |
| MULOT..... | NESTOR. |
| FIRMIN..... | ALEXANDRE. |
| GOULOT..... | MARCHANT. |
| LA MÈRE ROYOME..... | M ^{me} SAINT-FIRMIN. |
| M ^{me} BONNARD..... | DUBOIS. |
| HENRIETTE..... | LAURE. |

La scène se passe dans un cabaret sur l'esplanade des Invalides.

LE RETOUR DE SAINTE-HÉLÈNE,

A-PROPOS NATIONAL EN UN ACTE.

L'intérieur d'un cabaret. Tables, chaises, etc.

SCÈNE I.

JÉRÔME, INVALIDES, buvant.

CHŒUR.

Aria d'Olivier.

C'est un jour de bonheur,
Bannissons la douleur :
Aujourd'hui, que tout chagrin cesse ;
Plus d'ennui, de tristesse,
Et crions, de tout cœur :
Honneur à notre Empereur !

JÉRÔME, montrant un drapeau suspendu à la muraille.

Et toi, mon vieux drapeau,
Toi, qui vit Marengo,
Wagram et tant d'autres batailles ;
Drapeau, qui m'est si cher,
Que tu dois être fier
De flotter sur ses funérailles.

REPRISE DU CHŒUR.

JÉRÔME, levant son verre. Enfants ! à sa mémoire !

TOUS. A sa mémoire !

JÉRÔME. Il est donc arrivé, ce grand jour où ses dernières volontés vont être remplies !

GOULOT. Que dis-tu, ses dernières volontés ?

JÉRÔME, tirant un petit livre et l'ouvrant. Ne sont-elles pas écrites là, dans son testament ?.. (Lisant.) « Je désire que mes cendres reposent sur les bords de la Seine, au milieu de ce peuple Français, que j'ai tant aimé ! »

Aria : De votre Louté généreuse.

Qui, tout là-bas, au rocher d' Sainte-Hélène ;
En nous disant un éternel adieu,
De reposer sur les bords de la Seine,
En expirant, il a formé le vœu,
Que sa grande ombre, enfin, soit satisfaite !
Mais quand pour lui, l'on dépense un peu d'or,
En acquittant une aussi noble dette,
C'est le pays qui s'enrichit encore !..

GOULOT. Ah ! cré nom ! qu'est-ce qui se serait attendu à ça, hein ? Et dire qu'on nous a placés là de planton, pour le saluer au passage !

JÉRÔME. Buwons encore, en mémoire de ce beau jour !

TOUS. Buwons ! buwons !

SCÈNE II.

LES MÊMES, LA MÈRE ROGOMME.

MÈRE ROGOMME. Buvez, tant qu'il y en aura dans ma cave.

TOUS. Eh ! c'est la mère Rogomme !

LA MÈRE. Aujourd'hui, gratis pour les anciens ! les pékins paieront double ! Mais, mes vieux de la grande armée... (Elle leur donne des poignées de main avec énergie.) Mes lapins, mes dur-à-cuire, mes rogneurs de portions... ils peuvent tout mettre au pillage chez la mère Rogomme !

JÉRÔME, avec enthousiasme. Oh ! la mère Rogomme ! comme je la reconnais là !.. En ai-je flûté, de ces petits verres... à l'œil, dans des momens de tremblement général ! hein, Françoise, t'en souviens-tu ? A cette époque-là, j'avais l'œil brillant, la jambe coquette, la moustache flambarde et astiquée dans le vrai genre. Si t'avais voulu, Françoise... et tiens, si tu le voulais même encore, mère Rogomme ?..

LA MÈRE. De quoi ? qu'est-ce qui te prend donc, mon pauvre Jérôme ?

Aria de l'Apothicaire.

Qui ! toi, me faire les doux yeux ?
L'amour va mal aux invalides,
Et plus altéré qu'amoureux,
J'crois qu' t'um'aim's moins que mes liquides.
Je ne crois plus aux enjôleurs,
Qui, près d' moi, font les bons apôtres,
Quand on a r'vu les trois couleurs,
On n' peut plus vous en faire voir d'autres.

JÉRÔME. C'est une plaisanterie que je me permettais à ton égard, mère Rogomme... L'hyménée n'est plus de notre âge. Ah ! c'est qu'aujourd'hui, tant de souvenirs se réveillent !

LA MÈRE. Oh ! oui, n'est-ce pas, ça rajenit ! Ce matin, en me levant, j'ai tiré de ma vieille armoire, mon ancien costume de cantinière, car je l'ai encore, le même que je portais dans les champs d'Austerlitz.

JÉRÔME. Oh ! les beaux souvenirs de jubilation ! ça vous fait faire un saut en arrière de trente années. Il me semble encore être au milieu des camps... et lui... lui... je le vois... il passe devant la ligne... Silence religieux ! Présentez armes !.. Vive l'Empereur !

Acte de la Galopade.

Ah! qu' c'était beau ! (TZA)

Nos guerres
Étrangères !

Ah! qu' c'était beau (bis)

Le tableau

De Wagram et d'Eylau !

Anglais vieux et laids ,

Dans les filets

De notre armée ,

Vos tendrons surpris ,

Et plus épris ,

Étaient tous pris.

Ah! que de combats

Ne parlait pas

La renommée !

Qui, chers à nos cœurs ,

Nous voyaient heureux et vainqueurs !

Ah! qu' c'était bon ,

Nom d'un nom ,

Qu' c'était bon !

Ces conquêtes

Secretes ,

Rétablissent dans chaque nation ,

L' désastre du canon.

Jamais

Les succès ,

Dont le peuple français

S'honore ,

N'ont à ses voisins ,

Causé d'inutiles chagrins ,

Et vaincu par lui ,

L'ennemi

Bénissait encore

Ce noble Empereur

Qui disait : Respect au malheur !

Ah! qu' c'était bien !

Le vaincu n' craignant rien ;

A terre ,

C'était un frère ;

Quand il tombait blessé sur le terrain ,

Nous lui tendions la main !

Prussiens ,

Autrichiens ,

Je m'en souviens ,

Faisait voir comme

Vos fers conquérans ,

Vos rois tyrans

Suivaient nos rangs .

Ah! qu' il était beau ,

Le petit chapeau

Du grand homme !

Effaçant encore

L'éclat de vos couronnes d'or !

Ah! qu' c'était beau ! (bis)

Quel tableau !

Nos guerres

Étrangères ,

Étonneront , de leur grand souvenir ,

Les siècles à venir !

REPRISE ENSEMBLE.

Ah! qu' c'était beau ! etc.

LA MÈRE. Jérôme, veux-tu bien te taire!..

Rien qu'on t'écouterait, mon vieux... je pleure...

comme un conscrit... 'Goulot, prête-moi ton mouchoir!

GOULOT, le lut dormant. Tiens, essuie tes vieux yeux, la mère.

JÉRÔME. Et dire que tout ça, c'est fini... qu'il va bien encore passer une grande revue, mais qu'il ne peut plus nous voir... Mort!.. mort!..

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE PÈRE MULOT.

MULOT. Mort! qui ça? hein? Jérôme, est-ce que tu es comme les autres, toi, mon petit?

LA MÈRE. Eh! c'est le père Mulot!

JÉRÔME. Avec sa vieille tête fêlée... pauvre bonhomme!

MULOT, à la Mère. Bonjour petite, bonjour, enfans! Oui, c'est le père Mulot, il a encore bon pied, bon œil, le père Mulot, malgré ses quatre-vingt ans, moins trois mois... Il a une chevrotine dans la tête, au milieu de la caboche... mais, bah! qu'est-ce que ça lui fait, au père Mulot?.. Le sérugien disait à Waterloo, quand j'ai reçu ça: Allons, bon, je v'la fichu, le père Mulot! Pas si bête; pas encore fichu, le père Mulot... Il est aussi solide que la plupart d'entre vous... et plus raisonnable que vous tous, et que tous ces badands qui sont là, et qui disent: C'est son convoi, c'est ses funérailles!.. Ça me fait rire beaucoup... Son convoi? faudrait qu'il soit défunt primitivement... Je crois qu'ils veulent tous se moquer du père Mulot... Mais à d'autres! y n' donne pas dans ces attrapes-là!

JÉRÔME, à la Mère. V'la la toquade qui l'em-poigne!

LA MÈRE, à Mulot. Comment, père Mulot, même encore aujourd'hui, vous ne croyez pas à la mort de l'Empereur?

MULOT, contrarié. Nà, quand je le disais, la vieille aussi! elle... qui a pu le voir si bien au milieu des balles et des biscaïens, qui faisaient demi-tour à droite en passant près de lui... Mort! lui, que j'ai vu de mes deux yeux au pont d'Arcole, ricanant devant trente-six mille canons, qui, chaque fois qu'un boulet de quarante-huit arrivait, n'avait qu'à souffler dessus, pour l'arrêter sur place... Mais c'te balle, c'te coquine de balle, qu'est venue se loger dans le crâne du père Mulot, vous ne savez donc pas comment elle a pris son billet de logement?

JÉRÔME. Non, merci; ta nous a conté ça, trois cent fois!

MULOT, s'échauffant. Qu'est-ce que tu veux donc dire, Jérôme? est-ce que tu voudrais faire passer le père Mulot pour un vieux rabâcheur? pour une vieille ganache? c'est que ça n' prendrait pas, mon p'tit; y faudrait encore manger à la gamelle, entends-tu?

JÉRÔME et TOUS LES INVALIDES. Allons, allons, calme-toi; nous t'écoutons!

MULOT. C'était à Waterloo... ça ronflait, les dragées! y en avait pour tout le monde. J'étais de planton derrière le petit... qui lorgnait avec une grosse lorgnette; il n'était pas content du tout, mais il lorgnait, c'était son idée... moi,

ça m' chiffonnait d'être derrière lui, parce qu'il courait tous les dangers, et que moi, je me trouvais naturellement à l'abri... quand tout-à-coup, une fusillade arrive, une gredine de balle le frappe au beau milieu de la poitrine, je m'écrie : Il est blessé ! Ah ! bien oui ! c'était moi qui l'étais, sans lui faire la moindre blessure. La gousse de chevrotine lui avait passé au travers du corps, et était venue se loger dans la coquette du père Mulot... là, au-dessus de l'oreille, je tombai en criant : Vive l'Empereur !.. et lui, il continua son chemin, sans penser à rien de rien.

JÉRÔME. La balle lui avait traversé le corps ?
MULOT. Puisque j'étais derrière lui, et que je l'ai reçue dans la tête, c'est évident... Et vous voulez qu'un homme comme ça, à l'épreuve du plomb, un homme qu'a fait des miracles, qui s'est promené la canne à la main, dans toute l'Europe, et qu'a pris des prises de tabac au nez de tous les rois connus, vous voulez qu'un être pareil puisse mourir comme un pékin de la rue Saint-Denis ? Allons donc ! le père Mulot ne le croira pas. (Chantant.)

L' pèr' Mulot
 N'est pas si sot !
JÉRÔME. Mais, pauvre cher homme du bon Dieu ! quand je vous dis...
MULOT. Tais-toi, Jérôme ! tais-toi ! tu ne me persuaderas jamais, mon bonhomme... Lui, mourir ! allons donc ! allons donc !..

Airs du Petit chapeau.
 Tant qu'on n'oubliera pas
 Nos grandes repréailles,
 Nos brillantes batailles,
 Nos glorieux combats,
 Tant qu'un cœur bien fervent,
 Gardera sa mémoire,
 Tant qu'un Français vivant
 Parlera de sa gloire,
 Ne rendez pour lui ni revers, ni trépas,
 Croyez-moi, mes enfans, il ne périra pas.
 Oub, oubés, il vit encor,
 Ce gènant qu'on renomme ;
 Croyez-vous qu'un tel homme
 Ait à craindre le sort.
 A quoi bon ces autels ?
 Son étoile encor brille,
 Les dieux sont immortels,
 Il est de leur famille,
 Amis, soldats, Français, vous le pleurez à tort,
 Croyez-moi, mes enfans, l'Empereur n'est pas mort.

JÉRÔME. Oui, père Mulot, oui, vous avez raison... l'Empereur ne périra jamais... (Aux autres.) Du moins, dans notre souvenir. (On entend un grand bruit au dehors.) Qu'est-ce que c'est ?

LA MÈRE. Tiens, ce sont des voyageurs !

SCÈNE IV.
LES MÊMES, CLAUDE BONNARD, avec une mise ridicule; M^{me} BONNARD, HENRIETTE.
CHOEUR.

Air : J'arrive, j'arrive, j'arrive. (Mélis de Bonnards.)
 Quel est ce nouveau personnage ?

Que vient-il faire avec tout ce bagage ?
 Quel est ce nouveau personnage ?
 Il est plaisant, sur mon bonheur,
 Il faut en rire de bon cœur !
 (Tout le monde rit au nez de Bonnard, Jérôme se met à table avec Mulot.)

M^{me} BONNARD. Trafnard... lambin... que c'est donc gracieux, un mari qui de peut pas se remuer.

BONNARD. Je crois bien, je suis chargé comme comme trois mulets.

M^{me} BONNARD. Fallait avoir l'esprit de trouver un commissionnaire.

BONNARD. Est-ce qu'il y en a aujourd'hui, des commissionnaires.

M^{me} BONNARD, à la mère. Pourez-vous nous placer quelque part, Madame, avez-vous une chambre, un cabinet.

LA MÈRE. Je vas vous dire ça, ma petite dame, je vas voir au premier.

(M^{me} Bonnard la conduit au fond.)
GOULOT. Est-ce que Monsieur déménage ?

BONNARD. Invalides ! tels que vous me voyez, je viens de faire deux cent lieues avec ma femme, ma fille, et tout cet attirail de valises et de cartons.

GOULOT. Deux cents lieues !

BONNARD. Pour assister à la cérémonie d'aujourd'hui. Dieu merci... nous arrivons à temps ! et ce n'est pas la faute de ma femme, qui voulait s'arrêter en route.

GOULOT. Dites donc, elle a l'air de vous conduire un peu par le bout du nez, votre femme.

BONNARD. Qu'est-ce ça vous fait, si c'est mon plaisir ?

M^{me} BONNARD, descendant la scène. Qu'est-ce que c'est ?

BONNARD. Rien, rien, c'est cet impotent qui prétend que je me laisse mener par toi.

M^{me} BONNARD, à son mari. Ne répondez pas. (A Goulot.) De quoi se mêle-t-il, ce monsieur disloqué.

GOULOT. Je plaisante avec votre jobard de mari, et voilà tout.

BONNARD. Il a dit jobard.

M^{me} BONNARD. Ne répondez pas, ça me regarde. (Aux invalides.) Parce que mon mari a l'air comme ça bon enfant, parce qu'il est bonnetier à Carcassonne, n' faut pas croire qu'il se laisse marcher sur le pied... Entendez-vous ?

BONNARD. D'autant plus que j'ai des cors, entendez-vous ?

M^{me} BONNARD. Ne répondez pas. (A Goulot.) Et il l'a prouvé, pas plus tard qu'hier.

BONNARD. Oui, pas plus tard qu'hier, je l'ai prouvé.

M^{me} BONNARD. A un jeune homme qui, sous prétexte de ses moustaches, se croyait en droit de regarder notre fille de trop près.

HENRIETTE. Oh ! ça ne me faisait pas peur.

M^{me} BONNARD. Taisez-vous.

BONNARD. Je lui ai fort bien dit son fait. Et c'était un chasseur d'Afrique, encore.

JÉRÔME, riant. Oh ! oh ! ils ne boudent pourtant pas, ces jeunes lapins-là.

BONNARD, enfonçant son chapeau. Eh bien ! et

moi, est-ce que vous croyez que je boude ?
 MULOT, s'échauffant. Est-ce que vous croyez que nous bouillons ? (On le calme.)
 M^{me} BONNARD. Pour Dieu ! M. Bonnard, ne répondez pas ; je vous somme de vous calmer.
 BONNARD. Je me calme, M^{me} Bonnard.
 GOULOT. Comme ça connaît son service !
 M^{me} BONNARD, à son mari. Attendez-moi ici... Je vas voir si l'on peut, enfin, nous placer pour la cérémonie. Viens, Henriette.
 JÉRÔME. Oh ! roi des cornichons !

M^{me} BONNARD.
 Écoutez et faites silence,
 Votre femme le veut ainsi :
 Soumission, obéissance,
 C'est la consigne du mari.
 tous, riant.
 Écoutez, etc.



SCÈNE V.

LES MÊMES, excepté M^{me} BONNARD et HENRIETTE.

BONNARD, avec joie. Ah ! me voilà débarrassé de mes paquets et de ma femme.
 JÉRÔME. Recevez-en mon compliment.
 BONNARD. Je suis donc, enfin, dans ce Paris que je n'ai pas vu depuis 1814.
 JÉRÔME. Il y a bien du changement depuis ce temps-là.
 BONNARD. Oui ; mais, voyez-vous, c'est pas pour voir Paris que je suis venu... Je ne veux rien voir que lui... que lui seul... le voir passer, et, après, je m'en retourne.
 JÉRÔME, étonné, le regardant. Bah ! Et si votre femme veut voir les embellissemens de la capitale.
 MULOT. Faudra bien marcher.
 JÉRÔME. Faudra bien filer, mon pauvre bonnetier.
 MULOT. Plus souvent que je me marierai. Roi des Jobards, va ! je te bénis.
 BONNARD. Encore... Savez-vous bien, Invalides, que vos plaisanteries me montent au nez?... est-ce que vous me prendriez pour un imbécille, par hasard?... J'obéis à ma femme, c'est vrai, obéissance passive... C'est peut-être bête... mais c'est plus fort que moi... il m'a toujours fallu un chef de file... J'obéis par instinct, par habitude ; mais c'est pas une raison pour me ranger parmi les Iroquois, saperlotte !.. Claude Bonnard n'a pas toujours été simple bonnetier à Carcassonne, mille Prussiens !
 JÉRÔME, vivement, le regardant avec étonnement. Claude Bonnard !
 BONNARD. Eh bien ?
 JÉRÔME. Laissez-moi donc que je vous dévisage, Claude Bonnard !
 BONNARD. Dites donc, à la fin de tout.
 JÉRÔME. Bougez pas, l'enflammé ! bougez pas.
 BONNARD. L'enflammé !.. Mon nom de guerre !
 JÉRÔME. C'est lui ! c'est toi ! ça se pourrait !
 BONNARD, le fixant. Restez-là à votre tour. Ce nez, cette balafre sur le front...
 JÉRÔME, avec joie. Cherche bien,

BONNARD. Volontaire à l'armée de Sambre-et-Meuse.
 JÉRÔME. Toi aussi...
 BONNARD. Hussard dans la cavalerie de Murat Joachim.
 JÉRÔME. Toi aussi.
 BONNARD. Et, plus tard, dans la vieille garde.
 JÉRÔME. Toi aussi.
 BONNARD. Blessé à Ratisbonne.
 JÉRÔME. A côté de toi.
 BONNARD. Décoré à Wagram.
 JÉRÔME. Tous les deux.
 BONNARD. Oui, oui !
 (Il défait sa redingotte de voyage ; il est en habit dessous, et la croix pend à sa boutonnière.)
 GOULOT. Il se pourrait ! le Bonnetier est décoré !

CHOEUR.

Air : J'entrerais, je vous le répète. (Valse de TRÉPOULET.)

C'est lui, c'est mon vieux camarade !
 Que je te presse sur mon cœur...
 De toi que je r'colve l'accolade ;
 Ce jour est un jour de bonheur.

LES INVALIDES.

Eh quoi ! c'est son vieux camarade !
 L' Bonnetier, comme un autre, a du cœur ;
 Quand ils se donnent l'accolade,
 Pour eux, c'est un jour de bonheur.

JÉRÔME. Comme on se retrouve !
 BONNARD. Et moi, qui te croyais mort.
 JÉRÔME. Pas encore ; mon vieux, mais dans les invalides.
 BONNARD. Et moi ; dans les bonnets de coton.
 GOULOT, lui tendant la main. Réparation d'honneur, l'ancien ; si j'avais su...
 BONNARD. Je ne vous en veux pas.
 JÉRÔME. C'est qu'à te voir aujourd'hui, on ne se douterait guères de ce que tu as été autrefois.
 BONNARD. J'ai l'air ganache, n'est-ce pas ?
 JÉRÔME. Un peu... Et dire que c'était le crâne du régiment ; qu'il avait régulièrement trois duels par semaine.

BONNARD. On ne peut pas être et avoir été...
 MULOT. Ah bien ! moi, j'ai été et je suis... je serai toujours...

BONNARD. Autre temps, autre consigne. Pourtant je t'avoue que, dans mon voyage de Carcassonne à Paris, un certain tourlourou d'Afrique m'a échauffé les oreilles au point...

JÉRÔME. Que tu voulais lui chercher querelle. Prends-y garde... nos chasseurs sont de fameux lapins... J'ai un bambin dans cette compagnie-là... un paroissien qui ira loin, si un boulet ne lui dit pas : Monsieur, le voyage est fini ; c'est ici qu'on s'arrête... Ce cher Firmin, s'il était ici un aussi beau jour.

BONNARD, avec étonnement. Il s'appelle Firmin ? (A part.) Voilà qui est particulier. (Haut.) Est-ce qu'il doit arriver de l'Algérie ?

JÉRÔME. Oui, il a un congé, et je l'attends.



SCÈNE VI.

LES MÊMES, M^{me} BONNARD.

M^{me} BONNARD. M. Bonnard, M. Bonnard !

ah! ça passe toutes les bornes.

BONNARD. Qu'y a-t-il?

M^{me} BONNARD. Pendant que vous jasez et que vous flânez ici...

BONNARD. Eh bien?

M^{me} BONNARD. Ce militaire, ce jeune homme de la diligence... qui nous suit depuis Carcassonne, il est en bas devant la maison. A peine me suis-je placée à la fenêtre avec ma fille, qu'il s'est mis à lui envoyer des baisers de la manière la plus inconvenante.

BONNARD. Sac à papier! il va avoir affaire à moi! Jérôme, donne-moi ton briquet.

(Il lui arrache son briquet.)

M^{me} BONNARD. M. Bonnard, calmez-vous.

BONNARD. Il aura affaire à moi, ou j'y perdrai mon nom... devant cette maison, avez-vous dit, je cours le chercher.

JÉRÔME, l'arrêtant. Y penses-tu?

BONNARD. Laisse-moi.

M^{me} BONNARD. Le voici.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, FIRMIN, en chasseur d'Afrique, et décoré.

FIRMIN, sur le seuil. Salut à tout le monde!

JÉRÔME. Que vois-je? mon fils!

M^{me} BONNARD. Son fils!

FIRMIN, courant embrasser son père. Lui-même, mon bon père! lui-même! Embrassez-moi donc!

BONNARD, à part. Je m'en doutais... oh! mais, c'est égal... il me fera raison, M^{me} Bonnard, allez retrouver votre fille.

M^{me} BONNARD. M. Bonnard, je vous somme de vous calmer.

BONNARD. Il ne sera pas dit qu'un blanc-bec...

JÉRÔME. Hein! un blanc-bec, mon fils!

FIRMIN. Blanc-bec de Mazagran.

JÉRÔME. De Mazagran?

BONNARD, laissant tomber son sabre. Il était à Mazagran!

FIRMIN. Oui père, oui, j'y étais! Je faisais partie des cent-vingt troupiers qui ont tenu tête à douze mille Arabes... Aussi, voyez là... sur ma poitrine.

JÉRÔME. Décoré!.. (A Bonnard.) Il est décoré.

FIRMIN. Vive Dieu! ce fait d'armes nous a rappelé vos beaux jours.

Air de la Fille de Dominique.

À Waterloo, nous vîmes dans les plaines,
Un seul grognard contre dix allés;
À Mazagran, douze mille indigènes,
Furent vaincus par cent-vingt-trois guerriers.
Ôù nos soldats pourraient comme les vôtres,
Braver encor le monde conjuré;
À vos lauriers nous avons joint les nôtres,
Et les Français n'ont pas dégénéré.

M^{me} BONNARD. Qu'est-ce que cela nous fait.

BONNARD. Oui, après tout, qu'est-ce que cela nous fait.

JÉRÔME. M^{me} Bonnard, Firmin est mon fils,

mais je suis l'ancien camarade de votre époux, j'ai servi quinze ans avec lui.

FIRMIN. Ça se peut-il?

BONNARD. Ça se peut, ça est.

M^{me} BONNARD. Eh bien! qu'est-ce que ça prouve?

BONNARD. Oui, après tout, qu'est-ce que ça prouve?

JÉRÔME. Comment, ce que ça prouve! ça prouve que si tu voulais... si les jeunes gens se conviennent...

M^{me} BONNARD, riant. Ah! ah! ah! comme vous y allez!

BONNARD. Comme tu y vas!

JÉRÔME. Tu n'es donc plus le Bonnard d'autrefois?

BONNARD. Autrefois, mon ami, je voyais en soldat, aujourd'hui, je vois en bonnetier... je me serais autrefois, contenté d'un simple militaire pour ma fille... Aujourd'hui, il me faut un gendre cosu.

M^{me} BONNARD. Bien dit; allons, Bonnard, donnez-moi votre bras, et revenez près de votre fille.

BONNARD, à Firmin. Vous, jeune homme, n'y revenez plus.

CHOEUR.

BONNARD.

LES AUTRES.

Ce soldat m'irrite,

Ce refus m'irrite,

Sortons de ces lieux,

Sortons de ces lieux!

Sortons, partons vite;

Sortons, partons vite;

Je suis furieux.

Je suis furieux.

SCÈNE VIII.

JÉRÔME, FIRMIN.

JÉRÔME. C'est-il Dieu possible! ce Bonnard que j'ai jamais vu sourciller devant le canon... Il tremble comme un enfant devant sa femme... allons, allons, décidément le grand ressort est cassé.

FIRMIN. Ne vous occupez plus de ça, mon brave père!

JÉRÔME. Est-ce que tu l'aimes véritablement, cette petite...

FIRMIN. Si je l'aime, cré nom! oh! oui, du fond de mon âme; en garnison à Carcassonne, j'avais eu occasion de la voir quelquefois.

JÉRÔME. Ah! ah! c'est une passion de garnison!

FIRMIN. Puis je partis pour Alger... c'est en pensant à elle que j'ai gagné cette croix... mais bah! ne parlons plus de tout ça... à la première rencontre... j'irai en avant... toujours en avant, et je serai bientôt guéri de cet amour-là.

JÉRÔME. Fichtre! qu'est-ce que tu dis? ça va jusque-là... minute, fiston... faut que Bonnard te donne sa fille.

FIRMIN. Puisqu'il refuse absolument.

JÉRÔME. Tu l'auras, te dis-je, oui... un jour comme celui-ci, repousser un camarade, ce serait indigne... lorsque notre Empereur à tous deux, va passer... à moins qu'il n'ait plus une goutte de sang dans les veines... à moins qu'il n'ait plus d'âme... (On entend gronder le canon.) Mais qu'est-ce que j'entends! c'est le butor qui



marmbré là-bas, c'est la vraie musique qui doit accompagner le retour de notre général.
(Voix et tumulte au dehors.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LA MÈRE ROGOMM, GOULOT, MULOT, PEUPLE.

(Musique d'entrée.)

MULOT. Mais arrêtez-vous donc ! écoutez-donc le père Mulot... mais vous êtes tous fous, quand on vous dit qu'il existe.

Aria de Fanchon.

Vraiment ils me font rire,
Je soutiens qu'il respire,
Voyez, ils ne me croiront pas !
Pour moi, c'est mon système,
Moi, convenir de son trépas ?
Y m' l'annoncerait lui-même,
Que je n'y croirais pas.

GOULOT, à Jérôme. Jérôme... le voilà... d'une mansarde de la maison, je viens de voir le char funèbre.

MULOT. Il prend son cheval blanc, pour un char funèbre... pauvre Goulot ! la tête n'y est plus.
(Il chante.)

Vellons au salut de l'empire !

UN HOMME DU PEUPLE, au fond. Voyez ! voyez là-bas ! c'est le cortège !

GOULOT, qui regarde. Et en tête, les jeunes marius qui nous ramènent ces précieuses reliques !

JÉRÔME. Honneur à eux !

Aria de Prévillo et Tacouant.

Pour ajouter de l'éclat à leur nom,
Bravant partout, dangers, fatigue et peine,
Tous ces marins avides de renom,
Pour atteindre la gloir', voguent vers Sainte-Hélène.
Où c'est la gloir' qu'ils cherchaient de nouveau,
En remuant ces cendres immortelles,
Ils savaient bien du fond de ce tombeau,
Qu'ils en verraient jaillir des étincelles,
Ils ont reçu ces nobles étincelles.

SCÈNE X.

LES MÊMES, BONNARD.

BONNARD. Un tabouret ! un tabouret ! pour ma femme !

JÉRÔME, l'arrêtant. Bonnard, un mot !

BONNARD. Ma femme m'attend.

JÉRÔME. Bonnard... ta fille.

BONNARD. Ma femme te la refuse, et moi aussi, par conséquent.

JÉRÔME. Bonnard, ce qui se passe là-bas, ne réveille donc pas chez toi, des souvenirs de gloire.

BONNARD. Si fait ! mais ma femme attend son tabouret.

JÉRÔME. Oh ! non, tu as tout oublié... notre campagne d'Égypte, nos pyramides.

BONNARD. Moi... oublier nos pyramides, jamais !

JÉRÔME. Non, tu ne te souviens plus de la plaine de Boulack... ce jour où trois mille Ma-

melucks ont fui devant cinq cents d'entre nous, ce jour où Murat t'a dit : Claude Bonnard, tu es un brave.

BONNARD. Oui, il a dit ça... qui est-ce qu'ose dire que je l'ai oublié ?

JÉRÔME. Allons donc ! et sous les murs de Paris, mon vieux... notre dernière bataille... quand toi seul, tu tenais tête à vingt cosaques.

BONNARD. Oui, même que j'allais succomber.

JÉRÔME. J'arrive.

BONNARD. Deux baïonnettes contre vingt lances ! cré coquin... et plus de cartouches ; qu'importe ! en avant ! les v'la en déroute... mais je t'ai vu tomber... toi... oui... je m'en souviens maintenant comme si c'était hier.

JÉRÔME. Ah ! tu crois que je suis tombé ?

BONNARD. Jérôme... Jérôme... c'était pour moi !

JÉRÔME, à part. Touché. (Haut.) Mais assez causé... ta femme t'attend, va lui porter son tabouret.

BONNARD. Ah ! ma foi, au diable M^{me} Bonnard ! je reprends l'autorité... Jérôme ! ce beau jour cimente notre vieille amitié. (A Firmin, lui tendant la main.) Soldat de Mazagran, reçois ma parole ! (Le tambour et le canon se rapprochent.)

TOUS. Le cortège ! le cortège !

JÉRÔME. Venez, enfans, venez, c'est là.

BONNARD. Ah ! je ne sais ce que j'éprouve... mon cœur bat d'une force...

TOUS. Le voilà ! le voilà !

JÉRÔME. C'est lui qui passe ; à genoux, enfans, à genoux !

TOUS. A genoux !

JÉRÔME. Voyez, voyez, tout ce peuple prosterné... et là, dans la foule... ce char qui s'avance... oh ! mon Dieu ! est-ce un rêve ? voyez, voyez...

Aria de la Traite des Noirs.

Amis, c'est lui, lui qui s'avance,
Grands Dieux ! oh ! moment solennel !
Il m'apparait... là... dans le ciel,
Il va parler, faites silence...
« Enfans, dit-il, soyez bénis,
Vous tous, Français, que Dieu seconde,
Pour rester les premiers du monde,
Oh ! mes frères soyez unis,
Vous serez les premiers du monde,
Français, si vous restez unis. »

(Pendant ce couplet, tout le théâtre s'est obscurci, la nuit est complète. — Le théâtre change.)

APOTHÉOSE.

(On aperçoit le rocher de Sainte-Hélène, au milieu, la tombe de l'Empereur ; sur deux lignes, les généraux et les soldats de l'empire. — Bientôt la pierre tumulaire se lève, Napoléon sort de son tombeau, et vient poser le pied sur le bord de la fosse, à ce moment un rayon de lumière vient éclairer la figure de l'Empereur. *)

(Silence religieux.)

MULOT, dans un coin du théâtre. C'est égal, y z'ont beau dire, il n'est pas mort.

* Voir la nouvelle gravure de M. Horace Vernet.

FIN.